

entoure la petite ville. Pour rendre la circulation possible, on a ouvert des portes à travers les tiges vigoureuses, et nous passons sous leurs feuilles entrelacées. Un ami du drogman tenant ici un café-concert nous offre l'hospitalité.

Vendredi saint, 30 mars.

Impossible de fermer l'œil. On nous a logés dans un appartement d'honneur isolé au fond du jardin, mais aux dix fenêtres dont il est orné il ne reste pas une seule vitre. Malgré nos barricades les plus savamment organisées avec les coussins du divan, des nuées de moustiques nous envahissent et nous livrent un sanglant combat. Leurs dards pénètrent nos voiles et nos vêtements. Le plus prudent est de se lever et de se défendre. La veille est d'ailleurs bonne ce soir. Il y a dix-huit siècles et demi que Jésus passa cette même nuit sans sommeil et à travers d'autres épreuves. Je n'ai jamais pu me résoudre à ne pas fêter un peu ce douloureux anniversaire.

La lune brille splendide au firmament. Les nuits en Palestine sont d'une poésie incomparable. Aucun souvenir, si douloureux soit-il, ne peut les attrister complètement. Nous méditons, nous prions, nous écrivons. Il est deux heures. Notre drogman et son mouk्रे préféré dorment au seuil du chalet, la tête appuyée sur une pierre, comme Jacob à Béthel. Je suppose fort qu'ils n'ont pas les

mêmes rêves. Hélas! leur sommeil est un peu celui de Noé venant d'expérimenter le fruit de la vigne. Le maître du café et le cadî les ont traités hier soir. Impossible de les réveiller, et quand enfin ce malheureux Joseph se soulève, il ne sait plus où trouver nos gens, nos bêtes, nos bagages. Il invoque Dieu, appelle son monde, se frappe la tête, crie, pleure, se désespère, rien ne répond. Pour se distraire et nous consoler, il nous apporte des bouquets de roses. Quelques Arabes du chalet voisin, plus habiles que nous à éviter ces affreux moustiques dont, tout armés que nous sommes, nous nous défendons à peine, couchent dehors roulés dans des étoffes assez fortes pour leur servir de rempart.

A cinq heures seulement nous nous mettons en route, et les premiers rayons du soleil se lèvent comme nous entrons dans la plaine d'Esdrelon. Elle est réellement belle. Les teintes tantôt claires et tantôt sombres des moissons où perle la rosée, les ondulations du terrain rouge à l'occident, noir et de nature volcanique vers l'orient, les vastes semis de fleurs écarlates, bleues, jaunes, blanches, mauves, répandent la plus ravissante variété sur le panorama encadré par les montagnes de Samarie derrière nous, les monts Gelboé à notre droite, le petit Hermon, le Thabor, les collines où Nazareth se dessine comme une ligne blanche devant nous, et à notre gauche le Carmel avec ses teintes violacées et ses cimes imposantes.

C'est d'abord à travers champs que nous mar-

chons par un entêtement de mon mouk्रे principal qui, de plus en plus, prend la direction de la caravane, le drogman étant à peu près endormi sur sa monture. Les propriétaires nous voient traverser leurs belles moissons et n'en paraissent pas émus. Il est probable qu'en ceci l'usage a acquis force de loi. Nous nous rapprochons bientôt des monts Gelboë, au sommet desquels se montrent quelques villages. Le plus élevé est El-Mezar. Sur la déclivité est Djelbon, qui conserve encore le nom antique de ces hauteurs, appelées aujourd'hui Djebel-Fouka. La main de l'homme y lutte contre la vieille malédiction de David, mais de rares oliviers et quelques pauvres champs de douira au versant noirâtre de la montagne disent que c'est avec peu de succès.

L'élite d'Israël est tombé sur tes collines !
 Comment les héros ont-ils péri ?
 Ne l'annoncez pas dans Gath,
 N'en publiez pas la nouvelle dans les rues d'Ascalon,
 De peur que les filles des Philistins ne se réjouissent,
 De peur que les filles des incirconcis ne triomphent.
 Montagnes de Gelboë,
 Qu'il n'y ait plus sur vous ni rosée ni pluie,
 Ni champs donnant des prémices pour les offrandes,
 Car là ont été jetés les boucliers des forts.

En répétant l'admirable cantique de David, nous donnons un pieux souvenir à ceux qui moururent là,

Saül et Jonathas, aimables et chéris pendant leur vie,
 Inséparables dans la mort.

Nous sommes au pays des grandes guerres. Quelques misérables maisons groupées vers notre gauche, au flanc d'une colline, portent encore le nom et marquent le site de Taanach. L'ancien Adadremmon trouve sa place au village actuel de Roummaneh, qui rappelle encore la dernière partie de son nom antique, Rimmon (*Grenade*). A six kilomètres plus loin, et toujours vers l'Occident, Khan-el-Ledjoun, au bord d'un affluent du Cison, est la Legio ($\Lambda\epsilon\gamma\iota\omega\acute{\nu}\nu$) du temps d'Eusèbe. Son nom latin lui vint sans doute de ce qu'une légion romaine avait été postée là. Il remplaça le nom antique de Mageddo, comme Kolonieh avait supprimé celui d'Emmaüs. L'identification des ruines qui couvrent Tell-Moutsellin, sur la droite du ruisseau, avec la célèbre Mageddo mentionnée dans l'Écriture à côté de Taanach, semble définitivement admise. Au reste, c'est encore le point par lequel les caravanes qui viennent de Séphéla et de Saron abordent la grande plaine. C'est par là qu'arrivaient jadis les armées d'Égypte montant contre les peuples de l'Assyrie. Là Thoutmès III écrasa les Syriens ligués contre lui. Là Josias tomba sous les flèches des archers de Nécho, qui allait combattre à Karkemisch sur l'Euphrate¹, et l'on y entendit l'immense lamentation du peuple sur les collines d'Adadremmon. C'est entre Taanach et Mageddo que Sisara, général de Jabin, avec ses neuf cents chars de fer, fut vaincu par les dix mille hommes

¹ II Paralip., xxxv, 20.

d'Issachar, de Zabulon et de Nephtali, qui, sur l'ordre de Débora, descendirent du Thabor avec Barak pour livrer la bataille. Et la prophétesse chanta l'hymne du triomphe dans un élan d'inspiration lyrique qu'aucune littérature n'a égalée.

Les rois vinrent et combattirent.
Alors combattirent les rois de Canaan,
À Taanach, près des eaux de Mégiddo ;
Ils n'eurent pas à se disputer le butin.
Des cieux on combattit,
De leurs sentiers les étoiles luttèrent contre Sisara.
Le torrent de Cison les a roulés dans ses flots,
Torrent de Secours, torrent de Cison !
O mon âme, foule aux pieds les vaillants !
Alors les sabots des coursiers s'usèrent,
Tant les guerriers les pressaient, les pressaient sous leurs
Maudissez Méroz, dit l'ange de Jéhovah ; [talons.
Maudissez, maudissez ses habitants,
Car ils ne vinrent pas au secours de Jéhovah,
Au secours de Jéhovah parmi les hommes vaillants.
Par la fenêtre, à travers les treillis,
La mère de Sisara regarde et s'écrie :
« Pourquoi son char tarde-t-il à venir ? »

L'Oued-Ledjoun, autrefois canalisé, coule encore assez abondant, à travers des roseaux et des touffes d'agnus castus, pour faire tourner des moulins à peu près toute l'année. Rien d'ailleurs n'est plus inégal que les cours d'eau de cette plaine selon les périodes annuelles de pluie ou de sécheresse. Au point même où ce soir nous passerons à sec une des branches du Cison, au-dessous de Dabou-rieh, l'histoire raconte que le 16 avril 1799, après

la fameuse bataille du mont Thabor, beaucoup de Turcs périrent rejetés dans le torrent par l'armée française. La source que nous avons vu jaillir si abondante à Djenin vient de disparaître dans des crevasses et des fondrières. Enfin cette fontaine d'Ain-Maïteh, auprès de laquelle nous arrivons, était desséchée depuis un demi-siècle. Voici qu'elle a reparu et qu'elle suffit aujourd'hui aux habitants et aux troupeaux de Zeraïn.

Faut-il y reconnaître la célèbre fontaine de Jezraël ? C'est possible, car elle est plus rapprochée de la ville de ce nom que l'Ain-Djaloud, où nous passerons dans dix minutes. Ce serait donc ici que Saül campa, tandis que les Philistins étaient établis à Aphec, peut-être Afouleh actuel, où nous serons dans une heure. Les Israélites, au lieu de soutenir vaillamment le choc de l'ennemi, prirent lâchement la fuite et se firent égorger sur les collines de Gelboé. Jonathas et deux de ses frères périrent sans pouvoir les rallier. Saül, blessé par les archers, se jeta sur son épée pour échapper à la cruauté de ses ennemis, qui suspendirent triomphalement son cadavre et celui de ses fils aux murs de Bethsan. Ce désastre inspira à David le chant élégiaque dont nous avons parlé. Des bergers qui abreuvent leurs troupeaux nous offrent du lait excellent.

L'Ain-Djaloud, à dix minutes d'ici vers le levant, répond peut-être à la fontaine d'Harad¹, près de laquelle Gédéon campa quand les Madianites, ces

¹ Juges, vii, 1.

Bédouins d'autrefois, eurent envahi la plaine d'Es-drelon pour y opérer une de ces razzias qui sont encore la terreur du pays. La source très abondante jaillit d'un rocher creusé en forme de grotte. Après avoir rempli de ses eaux limpides un petit bassin jadis pavé, elle se dirige vers l'orient pour se jeter dans le Jourdain. C'est au-dessus de la fontaine, sur le versant septentrional des monts Gelboé, que Gédéon dut s'établir avec les siens. Madian, Amalek, et tous les fils de l'Orient étaient répandus dans la vallée, vers la colline de Moré, peut-être le petit Hermon actuel, « comme une multitude de sauterelles, » dit l'Écriture. Leurs chameaux étaient aussi nombreux que les grains de sable sur le bord de la mer. Au milieu de la nuit, le chef d'Israël descendit silencieusement de la colline avec les trois cents braves qui avaient lapé l'eau dans leur main. Brandissant tout à coup les torches enflammées qu'ils avaient dissimulées dans des pots de terre, et sonnait de la trompette autour des ennemis, ils se mirent à crier : « Épée pour Jéhovah ! Épée pour Gédéon ! » et les Madiannes effrayés s'égorgeaient les uns les autres, ou s'enfuyaient vers le désert d'où ils étaient venus.

Zeraïn, petit village que nous trouvons au pied d'une tour carrée, mal construite et à moitié renversée, n'est autre que l'ancienne Jezraël. Quelques ruines et de nombreuses citernes abandonnées marquent encore l'enceinte de la ville des rois d'Israël. Là donc fut la vigne de Naboth. Quelqu'une de ces pierres que heurtent nos chevaux a peut-être servi

à lapider l'honnête homme qu'il fallait déposséder. Ici s'accomplit la terrible prédiction d'Élie le Thésbite sur Achab, dont le sang fut léché par les chiens, tandis qu'on lavait son char à la fontaine de Jezraël, devenue dès lors la fontaine des courtisanes¹; sur son fils Joram, dont le cadavre fut jeté dans la terre de Naboth; enfin sur Jézabel, l'inspiratrice du crime, qui, foulée aux pieds des chevaux, fut dévorée par les chiens de la cité. Du haut des remparts, ou peut-être d'une tour principale dont celle-ci a pris la place, on regardait venir Jéhu comme l'ouragan. Les messagers avaient beau se succéder pour lui dire : « Portes-tu la paix ou la guerre ? » à chacun d'eux le terrible général répondait : « Passe ici et suis-moi. » Pour Joram et Ochozias il n'y eut pas de merci. Ils périrent sous les flèches des archers, et quand Jézabel, parée et fardée, osa de la fenêtre du palais insulter le vainqueur, celui-ci cria aux eunuques : « Jetez-la en bas. » Du beau palais d'Achab il ne reste rien. Peut-être quelques sarcophages soigneusement sculptés, que nous remarquons à travers les ruines, ont-ils servi à la sépulture des rois prévaricateurs. Achab avait soixante-dix fils à Samarie; Jéhu commanda qu'on les égorgeât tous, et de leurs têtes sanglantes portées à Jezraël il fit deux pyramides à l'entrée de la ville. Puis vint le tour des autres parents, des courtisans, des amis, des prêtres qui avaient été attachés à Achab. De si cruelles exécutions ne sont

¹ Josèphe, *Antiq.*, VIII, 13, 8.

pas rares dans l'histoire de cet Orient sanguinaire, où, les hommes naissant si nombreux, il semble que leur vie n'est rien, et que la mollesse et la barbarie peuvent impunément s'y donner la main pour rendre les plus odieux excès possibles.

Mais arrivons à de moins affreux souvenirs. Après avoir traversé un torrent à peu près sec, on se rapproche des pentes du Petit-Hermon, aujourd'hui le Djébel-Dahy, et en quarante minutes on atteint Soulam ou Sunam, théâtre des miracles du prophète Élisée et célèbre par l'amabilité de ses femmes.

L'état présent de sa population ne semble guère légitimer cette antique réputation, car les habitants s'y montrent aussi laids que peu avenants. Les maisons, mal bâties, sont généralement entourées de jardins auxquels d'immenses cactus servent de muraille. Dans l'une d'elles, non loin de la fontaine, on montre la chambre de la Sunamite ou Sulamite, car l'un et l'autre se disent. Est-ce dans ce réduit, où l'on descend par plusieurs degrés, sous cette voûte cintrée, qu'Élisée ressuscita le fils de celle qui lui donnait l'hospitalité quand il passait ici, allant du Carmel à Galgala? Rien de sérieux ne porte à le croire, et les gens du pays n'ont récemment imaginé ce sanctuaire que pour se donner un droit aux baghchichs des pèlerins. C'est d'ici que fut Abisag, la belle jeune vierge que l'on fit venir à Jérusalem pour réchauffer David dans son extrême vieillesse. Nous contemplons avec pitié deux de ses compatriotes qui, attelées à une char-

rue, labourent un champ. Leur mari, ayant sans doute perdu ses bêtes de somme, a imaginé ce moyen économique de les remplacer.

Contournant toujours le Petit-Hermon, nous saluons à El-Fouleh les souvenirs de Kléber et de Junot, qui écrasèrent ici l'armée musulmane. Dans ces champs où les grandes marguerites blanches, les iris bleus, les anémones écarlates leur font encore un linceul tricolore, dorment quelques soldats français, héros d'un grand peuple et d'une grande époque. La terre, engraisée de sang humain, est dans toute cette partie de la plaine d'une étonnante fécondité. Des gazelles courent çà et là. De grands aigles volent au ciel, et des nuées de cailles se dirigent vers la mer. Elles arriveront en Europe avant nous.

Afouleh, un autre petit village voisin, peut-être l'antique Aphec, vit la lutte d'Israël contre l'armée innombrable de Benadad. Les soldats d'Achab en face de leurs ennemis étaient à peine, selon l'expression de l'Écriture, « comme deux petits troupeaux de chèvres, » tandis que les Syriens inondaient toute la plaine. La victoire resta au petit nombre. Ainsi plus tard les Français furent quinze cents en bataillon carré contre trente-cinq mille. Ils tinrent bon depuis le lever du soleil jusqu'à midi. Bonaparte arriva avec six cents hommes de plus et culbuta les Turcs, qui périrent misérablement dans un bras du Cison, gonflé par les pluies. Ceux de l'armée de Benadad qui se retirèrent dans Aphec furent écrasés par un mur qui s'écroula.

Les paysans nous regardent avec respect dans nos palanquins solennels. On nous offre encore du lait que nous acceptons, car la chaleur commence à devenir intense. Arrivés sur le versant nord du Petit-Hermon, nous descendons à travers champs par une pente vertigineuse. Un des mulets de M. Vigouroux a bronché; celui des bagages se met en rupture de ban et s'enfuit. Pour aviser à ce double incident, on m'abandonne à mes deux pauvres bêtes, cheminant par une échelle verticale. Mes pieds sont sur le harnais du mulet de devant, qui, impatient du poids que son collègue pousse sur lui, se met à lancer des ruades. La situation devient critique. Elle se dénoue de la façon la plus insensée, car, en désespoir de cause, mes deux bêtes prennent le galop, et j'arrive à fond de train, à travers les plus détestables cahots, dans un torrent desséché où tout équilibre se rétablit. C'était temps.

En moins d'une demi-heure nous sommes au pied de la colline où se trouve Naïm. Laissant souffler nos équipages, nous allons à pied chercher, parmi les tombeaux, celui qui un jour resta vide parce que le Messie avait dit au mort qu'on y portait : « Lève-toi ! » Les grottes funéraires sont nombreuses au flanc de la montagne. On en a tiré trois sarcophages pour en faire les auges de la fontaine. Des troupeaux y boivent. Quelques femmes bruyantes et des hommes à la mine sombre nous suivent curieusement. Ce groupe, si diversement composé de gens qui ne disent rien et d'autres qui

crient beaucoup, nous laisse entrevoir ce que dut être le convoi funèbre, avant et après la résurrection du fils de la veuve, dans l'expression de sa douleur et de son enthousiasme.

C'est vers l'orient que se trouvent surtout les tombeaux anciens. Nous y allons pleins de graves pensées. Pourquoi toutes ces grottes sont-elles muettes? Une chapelle catholique vient d'être édifée sur les ruines d'une mosquée, qui avait elle-même remplacé un sanctuaire chrétien indiquant le lieu traditionnel où le miracle se serait accompli. Il semble que le site ne concorde pas trop mal avec l'Évangile. En effet, ce point fut de tout temps vers la porte de la ville, et sur le chemin de sa petite nécropole. Nous entrons dans la chapelle, et nous y prions pour bien des fils morts aux yeux de leurs pauvres mères, croyantes saintement désolées, à la supplication desquelles Jésus ne résistera pas toujours. Maître, dites donc à ces enfants de tant de larmes : « Je vous l'ordonne, levez-vous ! » Qu'ils marchent enfin à la lumière de la vérité, dans le chemin de la vertu. Hélas! il y a aussi des peuples que nous voyons porter en terre, et l'Église pleure derrière le mort. Seigneur, il ne faut qu'un mot : « *Khum*, lève-toi, » pour rendre le fils à la mère, et vous ne le diriez pas!

Lentement nous descendons la colline, silencieux l'un et l'autre, et tout à l'émouvante scène racontée dans saint Luc. Naïm est un site évangélique absolument authentique. Je m'étonne qu'il soit si peu visité et qu'un prêtre n'ait pas la

garde de ce vénérable sanctuaire. J'aimerais mieux un ermitage ici qu'à l'Emmaüs du P. Cléophas.

C'est à Endor que nous devons faire notre halte et notre repas. Je n'ai rien vu de plus pauvre que ce petit village, où, la plupart des maisons étant depuis longtemps détruites, les habitants se sont mis à vivre dans des ruines, abrités sous des branches d'arbres et de grandes herbes desséchées. Les plus heureux logent dans d'immenses cavernes que, tout en suivant le sentier fort raide de la fontaine, nous visitons. La nature les a creusées dans la masse rocheuse de la montagne. Hommes et bêtes s'y blottissent. Les déchirures capricieuses de la pierre projettent des ombres fantastiques dans leurs profondeurs. C'est dans l'une d'elles que le malheureux Saül, à la veille de livrer bataille aux Philistins campés à Sunam et s'étendant jusqu'à Aphec, vint consulter la femme qui évoquait les morts. Il avait inutilement interrogé Jéhovah, qui ne lui répondait ni par des songes, ni par l'Urim, ni par les prophètes.

Sous la voûte sombre, Saül déguisé attendait anxieux. « Qui faut-il te faire monter ? disait la pythonisse. — Samuel, » répondit le roi. Et quand la femme vit monter Samuel, elle poussa un cri en disant au visiteur : « Tu es Saül ! Pourquoi m'as-tu trompée ? — N'aie pas peur, dit celui-ci. Que vois-tu ? — Je vois un dieu qui sort de terre. — Quelle figure a-t-il ? — C'est un vieillard, et il est enveloppé de son manteau. » Saül, comprenant que c'était Samuel, s'inclina profondément.

« Pourquoi m'as-tu troublé, lui dit Samuel, en me faisant monter ? — Afin de savoir ce que j'ai à faire, car je suis dans une grande détresse. — Demain tu seras avec moi, toi et tes fils, et le Seigneur livrera aux Philistins le camp d'Israël. » A ces mots Saül, tombant comme foudroyé, demeura étendu à terre. La pythonisse le pria de se relever et de prendre quelque nourriture, car ses forces l'abandonnaient. Il s'assit sur le lit et mangea des pains que la femme fit cuire et du veau qu'elle égorgea¹.

C'est aujourd'hui le vendredi saint, nous ne suivrons pas cet exemple, et un peu de poisson salé, quelques herbes et des oranges nous attendent près de la source qui domine le village. Elle coule au fond d'une grotte. Quelques Arabes s'y lavent les pieds. Un figuier et surtout des roches énormes nous y offrent un peu d'ombre. Notre repas est d'ailleurs bientôt fini, et nous sommes tout au splendide paysage qui se déroule à nos pieds. Une nuée de mouches dont il est impossible de se défendre, et un groupe de curieux qui ne nous quittent pas, nous empêchent malheureusement d'en jouir à l'aise. Le vrai pays de l'Évangile est bien dans ce périmètre que notre œil embrasse, d'ici aux collines bleues du lac de Tibériade et de là aux blanches maisons de Nazareth. Jésus a passé presque toute sa vie dans ces vingt ou trente kilomètres carrés.

Le Thabor, masse isolée d'un gris fauve, arrondi comme une coupe renversée, semé de lentisques,

¹ I Rois, xxviii.

de chênes verts et de térébinthes, est devant nous. S'il avait été réellement le théâtre de la transfiguration, il y aurait un rapprochement naturel à faire aujourd'hui, et à cette heure anniversaire de la mort de Jésus, entre lui et le Golgotha. Mais l'Évangile, précisant d'une part que la manifestation glorieuse du Seigneur eut lieu six jours après la confession de Pierre, sur le chemin de Césarée de Philippe, sans marquer que l'on fût retourné en Galilée, et indiquant de l'autre que l'on y revint après la Transfiguration¹, semble interdire de placer sur le Thabor ce grand événement de la vie publique. Et de fait, sommes-nous ici devant la montagne *élevée, solitaire*, dont parlent les saints Livres? Le Thabor est moins haut que les collines avoisinantes, et il a toujours été habité. Deux siècles avant l'ère chrétienne, on y voyait une ville importante que Polybe appelle Atabyrion². Antiochus le Grand, s'en étant emparé, la fortifia. L'an 67 de l'ère chrétienne, les Juifs s'y établirent, probablement parce qu'il y avait une place de défense, et Vespasien vint les y attaquer. Enfin Josèphe³ nous parle de Juifs habitant la montagne, et qui, faute d'eau, durent se rendre à Placidus.

Je crois que saint Cyrille⁴ et saint Jérôme⁵ sont les premiers représentants de la tradition indiquant le Thabor comme théâtre de la transfigura-

¹ Marc, ix, 30; Matth., xvii, 22.

² *Hist.*, v, 70.

³ *B. J.*, iv, 1, 8.

⁴ *Catéch.*, xii, 16.

⁵ *Epist.*, xlvi, *ad Marcellam*. Voir aussi *Epitaph. S. Paulæ*.

tion. Avant eux elle devait être fort incertaine, car le Pèlerin de Bordeaux, vers 333, voit près du mont des Oliviers et aux portes de Jérusalem la colline (*monticulus*) où le Seigneur fut glorifié par son Père entre Moïse et Élie. Évidemment, d'après les textes évangéliques, cette dernière indication est plus insoutenable encore que celle de saint Cyrille et de saint Jérôme, mais elle prouve qu'à cette date on ne savait rien de bien précis. Quels arguments sont survenus au siècle suivant en faveur du Thabor? Nul ne saurait le dire. En tout cas, ils n'ont pas été empruntés à l'Écriture, dont les textes, pris dans leur sens naturel, font songer non pas à la hauteur que nous voyons ici, mais à l'une de celles que nous trouverons au pied du Grand-Hermon. En fait de montagnes, saint Jérôme a parfois de singulières indications. C'est ainsi qu'à l'exemple d'Eusèbe il place près de Jéricho, et non près de Sichem, l'Ébal et le Garizim, et déclare tout à fait insoutenables les prétentions des Samaritains¹. Après cela on comprendra que l'ascension du Thabor ne nous tente pas. Ce qu'il y a de plus authentique, c'est que de tout temps il fut le théâtre de luttes sanglantes, car depuis Barac et Sisara jusqu'aux Juifs, écrasés par Vespasien, depuis les frères de Gédéon massacrés par les princes de Madian jusqu'à Saladin et au sultan Bibars, les armées se disputèrent cette forte position. La piété chrétienne y a réédifié avec une persévérance ad-

¹ *Onomasticon*, au mot *Gebal*.